

sur mon front votre baiser et vous m'avez dit : " J'oublie et je pardonne ! " Et la joie qui est entrée en moi inonde mon cœur.

Mais il faut que je profite de ce moment, car les minutes sont précieuses. Dans un instant peut-être je ne pourrai plus parler... Ma fille, j'ai quelque chose de grave à dire et que vous seule devez entendre. Vous voulez bien m'écouter, n'est-ce pas ?

—Oui, ma mère, je vous écoute.

—Mathilde, Sosthène, votre frère, est un monstre.

—Hélas ! gémit la marquise...

—Vous avez le droit d'être sans pitié pour lui. Dès demain, quand je ne serais plus, ou même avant ma mort, si vous le voulez, vous pouvez révéler notre crime à M. de Coulange. Il a été assez longtemps trompé. Il faut qu'il sache ce que je vous ai fait souffrir, qu'il éloigne de sa maison cet enfant qui n'est pas le sien et que Sosthène a volé à sa mère !

—Après le crime commis à Asnières, répondit la marquise, cette pauvre mère est devenue folle ; aujourd'hui tout me fait supposer qu'elle a cessé de vivre.

—Quoi ! vous savez ?...

—Tout ce que j'ai pu découvrir touchant le sort de cette infortunée. Plus tard, et je crois devoir le faire, je dirai tout à mon mari ; mais l'innocent qu'on a pris à sa mère ne sera pas orphelin ; je l'ai adopté, ma mère ; il restera dans la maison de Coulange.

—Ah ! mon adoration pour vous grandit encore, répliqua madame de Perny avec exaltation ; votre conduite n'est plus seulement belle, elle est sublime ! C'est sa bonté ineffable et sa grandeur même que Dieu a mises en vous.

Mais, n'importe, je dois parler ; il faut que vous sachiez... Mathilde, Sosthène est capable de commettre les crimes les plus horribles ; n'oubliez jamais mes paroles... Il vous hait, il vous poursuivra de sa haine, défiez-vous de lui !

Ma fille, ce n'est point accidentellement que je suis tombée hier soir du haut de cette fenêtre, ma chute est l'œuvre de Sosthène... Voleur et parricide, voilà ce qu'il est !...

—Oh ! fit la marquise frissonnante.

—Ma fille, vous devez tout savoir, écoutez-moi.

Elle raconta d'abord à la marquise comment elle avait chez elle, pour payer une dette, vingt mille francs que M. de Coulange lui avait généreusement donnés.

—Ma dette, reprit-elle, n'est que de quinze mille francs ; mais sachant que j'étais absolument sans argent, votre mari avait cru devoir m'envoyer cinq mille francs de plus.

Ma fille, continua-t-elle, c'est à madame de Lorge que je dois ces quinze mille francs. Je vous demande comme une grâce de payer cette dette de votre mère.

—Aujourd'hui même madame de Lorge sera payée, répondit la marquise.

—Merci, ma fille. Je ne vous impose pas l'obligation de garder le secret ; si vous le jugez convenable et utile dites à votre mari ce que je vais vous apprendre. Alors elle fit à la marquise le récit exact de ce qui s'était passé la veille entre elle et son fils.

Elle continua :

—L'argent était là, dans l'armoire ; il n'y est plus, il l'a pris et il s'est enfui. Après l'assassinat, le vol !

La marquise tremblait de tous ses membres. Elle était frappée d'épouvante et d'horreur.

—Je vais mourir, tuée par mon fils, ajouta madame de Perny. Le ciel me réservait ce châtement terrible !

—Ma mère, notre ami le docteur Gendron vous sauvera.

—Non, il ne l'espère point, il me l'a dit. Ma fille, la lettre du marquis, celle de Sosthène et son pistolet sont là, sous mon traversin ; il faut que ces objets révélateurs disparaissent, prenez-les pour en faire, avec ce que je viens de vous raconter, tel usage qu'il vous plaira.

La jeune femme glissa son bras sous le traversin où elle trouva le pistolet et les deux lettres qu'elle s'empressa de mettre dans une de ses poches.

La blessée était retombée haletante et anéantie sur son lit. Elle avait usé tout ce qui lui restait de force dans les violents efforts qu'elle venait de faire pour parler. Ses yeux, agrandis et fixes, brillaient d'un éclat étrange. La fièvre, annoncée par le docteur commençait son action terrible.

—Ma fille, dit-elle d'une voix presque éteinte, mes yeux se couvrent d'un voile, un grand trouble se fait dans ma tête, la pensée m'échappe, c'est la mort qui s'avance... Ma fille, approchez votre front de mes lèvres.

La marquise se pencha sur sa mère. La malade l'embrassa.

—C'est le premier baiser maternel que je vous donne ! dit-elle.

Puis, d'une voix à peine distincte, elle murmura :

—Ma fille, soyez à jamais bénie !

Presque aussitôt elle poussa un soupir étouffé et elle resta immobile, les yeux ouverts, mais éteints, ne respirant plus.

La marquise crut que sa mère venait de rendre le dernier soupir. Elle se redressa en jetant un cri et bondit vers la porte.

Le docteur et le marquis, qui causaient dans le salon, accoururent au cri de la jeune femme.

M. Gendron s'approcha précipitamment de la malade. Et tout en lui donnant ses soins :

—C'est une première syncope, dit-il.

—Docteur, sauvez-la, dit la marquise d'une voix suppliante, je viens de lui rendre toute mon affection, docteur sauvez ma mère...

Le médecin secoua tristement la tête et répondit :

—Je ne suis qu'un homme, madame la marquise : Dieu seul est tout-puissant !

—Ainsi, il n'y a plus d'espoir ?

Le docteur garda un morne silence.

La jeune femme se mit à pleurer et plaça son mouchoir sur sa bouche pour étouffer ses sanglots.

M. Gendron s'approcha de M. de Coulange et lui dit tout bas :

—Monsieur le marquis, depuis une demi-heure la fièvre a fait des progrès rapides, le délire va succéder à la syncope ; madame la marquise n'a plus rien à faire ici, emmenez-la.

Le marquis prit la main de sa femme ; elle se laissa entraîner, et ils sortirent de la chambre où, quelques heures plus tard, madame de Perny allait expirer.

Le soir où Sosthène de Perny, voulant voler sa mère, la faisait tomber de sa fenêtre et devenait ainsi un parricide, une autre scène nocturne se passait au-delà des fortifications de Paris, dans la maison isolée et depuis peu abandonnée où avait été enfermée Gabrielle.

Après avoir vainement essayé d'ouvrir la porte donnant sur les champs et l'autre porte, qui ouvrait sur une ruelle, comme nous l'avons dit, un homme se décida à pénétrer dans le jardin par une brèche qu'il trouva dans le mur.

Tout en regardant autour de lui et en tendant l'oreille avec une sorte de défiance, il se dirigea lentement et sans faire de bruit vers l'habitation dont il voyait la porte ouverte toute grande.

Nous connaissons cet homme. Il se nomme Armand Des Grolles ; mais, obligé de se cacher, il se fait appeler Jules Vincent.

Enrôlé depuis quelque temps dans cette bande de malfaiteurs qui a pour chef supérieur ou pour grand maître Durand, personnage mystérieux et invisible auquel tous obéissent sans le connaître, Armand Des Grolles vient prendre le mot d'ordre qu'il doit recevoir directement de Princet.

La bande a ses capitaines ; Gargasse en était un, Princet en est un autre. Chaque capitaine commande et donne des ordres aux hommes de sa compagnie. Il les fait travailler et il les paye. Des Grolles est sous les ordres de Princet. Il n'a plus d'argent, il vient en chercher et demander en même temps quel travail il doit faire.

Des Grolles s'étonne de ne voir apparaître aucune lumière ; déjà il a été surpris de trouver fermées les deux portes du jardin. Il ignore que la maison est abandonnée ; il n'a pas été prévenu ; il ne sait rien ; il est inquiet.

Cependant, après s'être arrêté et avoir hésité un instant, Des Grolles entre dans la maison. Il sait l'endroit où se plaçait d'habitude la lampe et le chandelier avec sa chandelle ou sa bougie ; il cherche à tâtons, au milieu de l'obscurité, et ne trouve ni la lampe, ni le chandelier. Il est de plus en plus étonné, et il devient perplexe. Il frissonne, comme s'il avait peur de se trouver seul dans ces ténèbres. Mais il se souvient qu'il a dans sa poche des allumettes et un bout de rat-de-cave. Il l'allume. La bougie filée est peu longue ; craignant qu'elle ne brûle ses doigts, il l'enveloppe dans un morceau de papier qu'il a aussi dans sa poche.

Maintenant qu'il peut voir autour de lui, il regarde. Son étonnement augmente encore. Il entre successivement dans les quatre pièces du rez-de-chaussée, et finit par se convaincre qu'il y a eu un déménagement complet.

Pourquoi ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

Il se le demande. Il ne comprend pas. Il pense qu'il aura, au premier, le mot de l'énigme. Dans la chambre de Princet, il y a une planche, une espèce de tableau sur lequel le chef écrit ses ordres et indique des rendez-vous, quand il est forcé de s'absenter et qu'il sait que quelques-uns de ses hommes viendront lui faire une visite.

Des Grolles monte l'escalier, il entre dans la chambre et cherche partout. Le table n'est plus là ; elle a été enlevée comme le reste. Cette fois, il ne peut plus en douter, il faut qu'il se rende à l'évidence : Princet a changé de quartier, la maison est abandonnée. Pourquoi n'a-t-il pas été prévenu ? C'est un oubli sans doute. N'importe, il n'est pas content.

Il sort de la chambre et se dispose à descendre l'escalier. N'ayant plus rien à faire dans la maison, il ne songe qu'à s'en éloigner rapidement.

Soudain, il s'arrête en tressaillant. Il a entendu quelque chose. Quoi ? Il n'en sait rien encore ; mais un bruit quelconque a frappé son oreille. Il se penche, allonge le cou et écoute, retenant sa respiration.